

Pour un nouveau bochart / Bertrand Hemmerdinger. — Extrait de : Parole de l'Orient : revue semestrielle des études syriaques et arabes chrétiennes : recherches orientales : revue d'études et de recherches sur les églises de langue syriaque. — vol. 5, n° 2 (1974), pp. 395-399.

Bibliogr.

I. Bochart, Samuel, 1599-1667 — Biographies.

PER L1183 / FT156169P

POUR UN NOUVEAU BOCHART

PAR

BERTRAND HEMMERDINGER

Ignorantia non est argumentum.

SPINOZA

La grande période de la philologie française est la période huguenote (XVI^e-XVII^e siècles). Nos maîtres, les philologues de la Renaissance allemande (1795-1848), s'en déclarent les disciples. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu en France d'autres « familles » d'érudits, à commencer par les bénédictins de Saint-Maur.

L'un des plus grands savants de la période huguenote, l'égal des Estienne, des Castalion, des Scaliger, des Saumaise, des Casaubon, est Samuel Bochart (1599-1667), l'auteur de *Phaleg* et *Chanaan* (Caen, 1646) et du *Hierozyicon* (Londres, 1663).

Bochart est la principale victime de la « réaction contre le mirage oriental ». La formule est de Salomon Reinach (1858-1932), parlant de la décade 1880-1890 (1). En 1880-1890, il ne s'agit que de la deuxième vague de ce mouvement. La première est un aspect de la Renaissance allemande. K. Hillebrand (1829-1884) écrit en 1865: « D'accord en cela avec tous les partisans de l'école historique », Otfried Müller (1797-1840) « consacra plus spécialement tout son travail et tout son talent à combattre

(1) « L'Anthropologie » 4 (1893) 541; cf. WILAMOWITZ, *Oropos und die Graer*, « Hermes » 21 (1886) 106, note 1; mes articles: *La Colonie Babylonienne de la Kadmée*, « Helikon » 7 (1967) 232-240; *De la Méconnaissance de quelques Étymologies Grecques*, « Glotta » 48 (1970) 40-66; *Supplément à la Geschichte der Philologie de Wilamowitz*, « Belfagor » 27 (1972) 653-659; *Nietzsche et Otfried Müller*, « Belfagor » 29 (1974) 142-145; mon compte rendu « Revue des Études Grecques » 81 (1968) 214-217 du livre de M. C. Astour (*Hellenosemitica*, Leyde, 1965).

les orientalistes... Il niait les immigrations asiatiques en Grèce, contestait que la religion, la science, les arts de l'Égypte et de la Phénicie eussent exercé la moindre influence sur la civilisation grecque... Cette sorte de patriotisme n'était pas le seul sentiment qui fût commun à tous les érudits de l'école historique » (2). Il y a dans l'expression *cette sorte de patriotisme* un aveu que l'on retiendra. C'est là l'aspect négatif, romantique, de l'admirable Renaissance allemande.

S. Reinach, autre anti-phénicien, condamne Bochart sans l'avoir lu : « Bochart... a accumulé les étymologies hébraïques les plus puériles » (3).

J'affirme au contraire que les splendides étymologies de Bochart n'ont pas une ride après trois siècles, et que les linguistes modernes ont tout à gagner à se mettre à son école. D'autant plus que, dans la seconde moitié du XX^e siècle, la « réaction contre le mirage oriental » continue à faire des ravages : les étymologies sémitiques sont en défaveur chez la plupart des hellénistes, qui tentent d'expliquer par le grec ou l'indo-européen le plus grand nombre possible de mots d'emprunts. Certes, les hellénistes d'aujourd'hui ne partagent aucunement le romantisme d'Otfried Müller, mais sa théorie a l'avantage de simplifier leur travail, en les dispensant d'envisager les étymologies orientales.

On remarquera toutefois qu'aucun savant sérieux n'a encore osé contester l'origine phénicienne de l'alphabet grec, et cela laisse à penser. Car, s'il est universellement admis que les Grecs ont emprunté aux Phéniciens une chose aussi importante que l'écriture, comment exclure la possibilité d'autres emprunts ?

D'ailleurs, le vent tourne : au cours de l'été 1963, le service archéologique grec, qui fait des fouilles sur la Kadmée de Thèbes en Béotie, tombe sur 32 cylindres-sceaux en lapis-lazuli, dont l'un a appartenu — son inscription cunéiforme l'atteste — à Kidin-Marduk, le gouverneur envoyé par Burraburiaš III. Ce dernier régna à Babylone des environs de 1381 à ceux de 1354 avant J.-C.

(2) *Étude sur Otfried Müller*, en tête de la traduction française d'O. Müller, *Histoire de la littérature grecque*, I, Paris, 1865, p. LXXI.

(3) *Manuel de Philologie Classique*, I, Paris, 1883 ², 119, note 1.

A Thèbes de Béotie, la ville haute, la Kadmée, était sémitique, tandis que la ville basse était grecque. C'est l'hypothèse qu'émet en 1881 l'assyriologue A. H. Sayce (1845-1933): « The upper city, the Cadmeia, was Phoenician, the lower Greek. This may... explain why only Ὑποθήβαι took part in the Trojan war » (4). À la différence de la ville haute, qui est passée sous silence, Ὑποθήβαι est mentionnée dans le catalogue des vaisseaux (Homère, *Iliade*, II, 505). L'hypothèse de Sayce a été doublement confirmée, et par les cylindres-sceaux de la Kadmée, et par les inscriptions grecques en linéaire B que l'on a relevées sur des amphores thébaines (5) (en 1953, M. Ventris (1922-1956) a déchiffré le linéaire B, qui recouvre un dialecte grec).

Pour en revenir à Bochart, le grand philologue du XVII^e siècle a constamment raison contre les hellénistes du XX^e.

Voici quelques exemples.

αἰετός] P. Chantraine (*Dictionnaire Étymologique de la Langue Grecque*, I, Paris, 1968, 32) ne mentionne pas l'étymologie de Bochart, qui (*Hierozoicon*, II, 165, 4-6 et 170, 42-45) rapproche αἰετός de l'hébreu 'ayit « oiseau de proie ». H. Lewy, qui avait lui-même proposé cette étymologie indépendamment de Bochart (*Mythologische Beiträge*, « Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik » 146 (1892) 182) remarque trois ans plus tard que la forme *αἰετός s'oppose à cette étymologie: « dieser Ableitung widerstrebt aber die Form *αἰετός » (*Die semitischen Fremdwörter im Griechischen*, Berlin, 1895, 8). L'astérisque, qui indique que nous avons là une forme restituée, est superflu, car la glose d'Hésychius ((αἰετός αἰετός. Περγαῖοι) recouvre certainement αἰετός. Mais la difficulté n'est aucunement insurmontable, car, en sémitique commun, *iw* > *i* (C. Brockelmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, I, Berlin, 1908, 190). αἰετός reflète donc une forme sémitique très ancienne, αἰετός une forme sémitique plus récente, dont dépend également l'hébreu 'ayit. En d'autres termes, le grec a emprunté deux fois le même mot sémitique.

(4) *Apud* H. Schliemann, « Journal of Hellenic Studies » 2 (1881) 157 = *Orchomenos*, Leipzig, 1881, 47 (en allemand).

(5) A. MORPURGO, *Mycenaeae Graecitatis Lexicon*, Rome, 1963, X-XI.

Le processus n'a rien d'exceptionnel: c'est ainsi que, d'une part, la LXX emprunte *νάφθα* à l'araméen *naplā* « pétrole, naphte », et que, d'autre part, le néo-grec emprunte *νέφτι* au persan *neft*, lui-même emprunté à l'araméen (mon article 158 *noms communs grecs d'origine iranienne, d'Eschyle au grec moderne*, « Byzantinoslavica » 30 (1969) 18-41).

L'étymologie αἰετός < sémitique *'ayit* est évidemment préférable à l'étymologie αἰφετός < *αφετός < indo-européen **awi* (cf. latin *avis*) + ετός.

ἀνόπαια] Chantraine (91) reproche « une hypothèse sémitique inutile » à Bochart: cf. hébreu *anāpā* « un oiseau » (*Hierozeugon*, II, 337, 66-67). Or, non seulement l'étymologie de Bochart est évidente, mais encore elle est confirmée par le commentaire du grand philologue alexandrin Aristarque, qui se souciait peu d'étymologies, sémitiques ou non, et qui regarde ἀνόπαια comme un nom d'oiseau. C'est ce que nous apprennent les scholies à l'*Odyssée* (I, 319-320; ed. W. Dindorf, I, Oxford, 1855, 56, 8-9 = 20-21). Aristarque y explique Homère par Homère lui-même en rapprochant I, 319-320 de III, 371-372.

ἀράχνη] Chantraine (102-103) ne mentionne pas l'étymologie de Bochart, qui (*Hierozeugon*, I, 70, 24) rapproche ἀράχνη d'hébreu *'ārag* « filer ». Ἀταβύριον] Chantraine (131) mentionne Ἀταβύριον, nom du plus haut sommet de Rhodes, sans en proposer d'étymologie. Or la question a été résolue de façon exemplaire par Bochart, qui (*Chanaan*, 397-398) rapproche Ἀταβύριον / Ταβύριον d'hébreu *tābôr*. Ταβύριον est la leçon des manuscrits d'Appien (ed. P. Viereck - A.G. Roos, I, Leipzig, 1939, p. 441, lignes 6, 10, 15). Pour la prothèse de l'α dans certains mots d'emprunt, cf. Ἀμύκλαι et ἀχανή.

γαυνάκης / γαυνάκης] On admirera la remarque de Bochart (*Chanaan*, 748): Aristophane (*Guêpes*, 1137) et Pollux (VII, 60) regardant ce mot, le premier comme perse, et le second comme babylonien, Bochart dit que cela revient au même (*eodem recedit*). Il ne faut en effet jamais oublier que l'araméen est l'une des deux langues officielles de l'empire des Achéménides. On posera donc: babylonien tardif *gunnaku* > araméen *gōakkā* > γαυνάκης. Les deux formes sémitiques sont données par B. Meissner - W. von Soden (*Akkadisches Handwörterbuch*, Wiesbaden, 1965, 298). Chantraine (212) fait

appel à une forme iranienne restituée: «iranien **gaunaka* «poilu» cf. avestique *gaona-* «chevelure, couleur de cheveux». Hypothèse parfaitement gratuite, et que Chantraine eût évité de faire s'il avait lu Bochart.

ἐλέφας] E. Masson consacre les pages 80-83 de ses *Recherches sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec* (Paris, 1967) à cette étymologie, «en attendant de nouveaux éléments qui apporteraient une solution définitive à ce vieux problème» (83). En réalité, Bochart a résolu depuis longtemps *ce vieux problème*: «Ad *phil* plerique revocant, tanquam inversa voce. Sed malim ad *alaphim*, quo boves significantur... Ipsos denique elephantas, cum in Lucaniam primum egit Pyrrhus, Romani... *Lucas boves* vocitarunt» (*Hierozoicon*, I, 250, 56-59 et 250, 74-251, 3). A.H. Sayce écrit de même: 'Ελέφας» is the Assyrian *alap* or *alab*, "an elephant", probably from *alapu* (Heb. *eleph*), "an ox". Comp. *bos Luca* in Latin» (*The Ancient Empires of the East: Herodotos I-III*, Londres, 1883, 279, note 5). L'homérique ἐλέφας, mycénien *e-re-pa* «ivoire» (A. Morpurgo, *Mycenaeae Graecitatis Lexicon*, Rome, 1963, 95) est un emprunt évident au sémitique, représenté par hébreu 'elef «bœuf».

Κάβειροι] HJ. Frisk (*Griechisches Etymologisches Wörterbuch*, I, Heidelberg, 1960, 750) ne mentionne pas l'étymologie sémitique de Bochart, qui (*Ghanaan*, 828 D) rapproche Κάβειροι (μεγάλοι θεοί) d'hébreu *kabbirîm* «les grands». Cette étymologie est d'autant plus évidente que Bochart tire κόης nom du prêtre des Kabires, d'hébreu *kōhēn* «prêtre».

Bien qu'aujourd'hui on connaisse des langues sémitiques qui étaient inconnues à Bochart, le recours à l'hébreu, qu'il cite constamment, continue à se justifier, parce que l'on a là un représentant bien attesté du sémitique occidental.

Ces quelques exemples suffisent à montrer que l'œuvre de Bochart est un véritable trésor, et un trésor inconnu. Il faut le rendre accessible, et, pour cela, le traduire et le résumer (tous les ouvrages savants de cette époque sont trop longs). C'est pourquoi j'ai intitulé cet article: *Pour un nouveau Bochart*.